

***La description de la photographie, « moyen détourné » pour
écrire une autobiographie éclatée***

GOGA Yvonne

yvonne_goga@yahoo.fr

Universitatea Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca

Mots-clés : autobiographie, regard, moyen oblique

Résumé : Dans son autobiographie Georges Perec n'immobilise pas les êtres et les événements dans un récit, mais les fait vivre par les jeux de l'écriture. Il entend créer une vie à l'aide des mots, des phrases et des structures du langage. La description des photographies de famille est un moyen oblique qui lui permet de construire un souvenir qu'il n'a jamais eu, celui de ses parents.

Dans une discussions sur *W ou le souvenir d'enfance*¹ Perec disait, à propos de la relation existant entre le sport et le camp de concentration, qu'il avait toujours été frappé par ce qu'il y avait « d'ultra-organisé, d'ultra-agressif, d'ultra-opressant dans le système sportif »². Ces idées ont indubitablement nourri son livre et ont fait de la fiction *W*, conçue comme le récit d'une société de sportifs, une parabole des camps de concentration nazis³, qui à son tour a été conçue pour enfermer une autobiographie de biais⁴.

¹ Georges Perec, *Perec. Entretiens et conférences*, (t.1), Dominique Bertelli, et Mireille Ribière (dir.), Nantes, Joseph K., 2003 pp. 193-199.

² Georges Perec, *Ibid.*, p.193.

³ Voir entre autres Andy Leak, « W/ Dans un réseau de lignes entrecroisées : souvenir, souvenir-écran et construction dans *W ou le souvenir d'enfance* », *Parcours Perec*, dir. Mireille Ribière, Presse Universitaire de Lyon, 1988, pp.75-90 ; Anne Roche, *Georges Perec. W ou le souvenir d'enfance*, Gallimard, « Foliothèque », 1997 ; Catherine Dana, *Fiction pour mémoire Camus, Perec et l'écriture de la shoah*, L'Harmattan, 1998 ; Manet van Montfrans, *Gorges Perec. La contrainte du réel*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, GA, 1999, pp.147-250 Isabelle Dangy, *Etude sur W ou le souvenir d'enfance*,

Il a été maintes fois démontré le lien intime qui existe entre la partie autobiographique de *W ou le souvenir d'enfance* et la fiction de l'île concentrationnaire⁵. Perec a été obsédé par son autobiographie. Toute sa vie il a été marqué par la mort de ses parents qui n'ont pas laissé de traces dans sa mémoire. Très petit quand ils ont disparu, il n'a pas eu la chance de garder leur souvenir et il a vécu avec la souffrance d'avoir été privé d'un milieu familial. Cela explique pourquoi, dans le récit de la partie autobiographique de *W ou le souvenir d'enfance*, le souvenir n'est pas le moteur de la remémoration. « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance » (p. 13)⁶ est la phrase avec laquelle Perec commence le récit de cette partie. Pour restituer quand même l'histoire de son enfance dans l'absence d'un souvenir, il appuie son récit sur des supports matériels :

Même si je n'ai pour étayer mes souvenirs improbables que le secours de photos jaunies, de témoignages rares et de documents dérisoires, je n'ai pas d'autre choix que d'évoquer ce que trop longtemps j'ai nommé irrévocable. (p.22)

À la différence des documents et des témoignages, les « photos jaunies » de ses parents offrent à l'écrivain la possibilité d'approcher son

Paris, Ellipses Editions Marketing S.A., 2002 ; Annelies Shulte Nordholt, *Perec, Modiano, Raczymow : la génération d'après et la mémoire de la Shoah*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 2008.

⁴ L'expérience autobiographique de Perec a intéressé beaucoup de chercheurs à commencer par Philippe « Une autobiographie sous contrainte », *Magazine littéraire* 316, 1993, pp18-21 ; *La Mémoire ou l'oblique. Georges Perec autobiographe*, Paris, POL, 1991. Voir aussi Bernar Magné, « L'autobiotexte perecquien », *Le Cabinet d'amateur* 5, 1997, pp. 5-40. ; Jacques-Denis Bertharion, *Poétique de Georges Perec*, Paris: Librairie Nizet, 1998.

⁵ Isabelle Dangy considère que la partie autobiographique est « principale » dans le livre ce qui correspond à l'intention fondamentale de l'auteur. *Etude sur W ou le souvenir d'enfance, o.c.*, p. 93.

⁶ Toutes les citations sont tirées de l'édition Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Denoël, 1988.

passé par l'intermédiaire de l'image. « Je possède une photo de mon père et cinq de ma mère » (p.41), dit-il, pour préciser, par ce nombre restreint, la difficulté de restituer l'histoire de sa famille et implicitement la sienne. Pourtant, par l'intermédiaire de l'interrogation sur la famille, qui lui permet d'accéder à l'âge de sa petite enfance, il entreprend une recherche d'identité. Il est évident que l'enfant qui a existé dans le passé et l'être qui écrit ne réussissent pas à se retrouver car passé et présent ne se rencontrent pas faute de souvenirs d'enfance.⁷ Mais, si elle ne fait pas travailler la mémoire, cette recherche donne du sens à la vie de l'adulte, parce qu'elle valorise les moyens d'écriture à travers lesquels il accède à un âge auquel il aurait eu besoin de toute la chaleur de la famille pour affirmer son identité ; cela peut faire comprendre pourquoi, dans la conception de Perec, l'autobiographie ne doit pas dépasser la période de l'enfance:

Mais l'enfance n'est ni nostalgie, ni terreur, ni paradis perdu, ni Toison d'Or, mais peut-être horizon, point de départ, coordonnées à partir desquelles les axes de ma vie pourront trouver leur sens. (p.21)

La description des photos va, comme toujours dans le cas de la description perecquienne, dans deux sens : elle est une présentation objective et détaillée des choses et en même temps elle laisse deviner des intentions que Perec ne veut pas exprimer directement. La minutie de la description, qui va jusqu'à l'obsession d'épuiser la présentation des choses - même des aspects moins significatifs -, constitue l'un des

⁷ Manet van Montfrans remarque à ce propos : « Il est cependant rare que l'interrogation de ces supports matériels du souvenir favorisent la possibilité du ré-souvenir, la résurrection de sensations, d'impulsions et d'émotions qui permetterai la fusion du présent avec le passé. » *Georges Perec. La contrainte du réel, o.c.*, p. 165.

moyens détourné⁸ dont Perec se sert pour laisser parler l'indicible⁹. Selon une vue d'ensemble, la description des photos donne l'image d'une famille brisée : les trois membres, père, mère et fils ne sont jamais réunis dans le même cadre. Mais, grâce au sourire présent sur chaque visage, détail auquel Perec porte un intérêt particulier, elle suggère l'idée de bonheur possible au sein de la famille.

La seule photo que Perec a de son père lui a été offerte comme cadeau après la guerre. C'est avec sa description que Perec commence l'histoire de sa famille. La photo représente le père en uniforme de soldat :

Sur la photo le père a l'attitude du père. Il est grand. Il a la tête nue, il tient son calot à la main. Sa capote descend très bas. Elle est serrée à la taille par l'un de ces ceinturons de gros cuir qui ressemblent aux sangles des vitres dans les wagons de troisième classe. On devine, entre les godillots nets de poussière – c'est dimanche – et le bas de la capote, les bandes molletières interminables. Le père sourit. C'est un simple soldat. Il est en permission à Paris, c'est la fin de l'hiver, au bois de Vincennes. (p.42)

En tant que document la photo atteste l'existence d'un père à la taille imposante, dont la seule chose que son fils lui attribue c'est qu'il a « l'attitude du père ». La description obéit aux règles que Perec

⁸ Perec disait dans la conférence « Pouvoirs et limites du romancier français contemporain », prononcée en 1967 à l'université de Warwick : « Comment est-ce qu'on peut laisser le lecteur libre de comprendre, de choisir, comment est-ce qu'on peut l'influencer par des moyens détournés, comment est-ce qu'on peut enfin... comment est-ce qu'on peut le convaincre si vous voulez. », Georges Perec, *Perec. Entretiens et conférences*, (t.1), o.c., p. 80.

⁹ Voilà ce qu'il dit lui-même à propos du rôle de la description dans l'autobiographie : « Cette autobiographie de l'enfance s'est faite à partir de description de photos, de photographies qui servaient de relais, de moyens d'approche d'une réalité dont j'affirmais que je n'avais pas le souvenir. En fait, elle s'est faite à travers une exploration minutieuse, presque obsédante à force de précisions, de détails. À travers cette minutie dans la décomposition, quelque chose se révèle » *Perec. Entretiens et conférences* (t.II), o.c., p.49.

confère généralement à cette modalité discursive : précision des détails (tenue vestimentaire du père), précision topographique (bois de Vincennes), indications sur le temps (fin de l'hiver). Bien que signalé comme au passage à la fin de la description, le sourire du père est chargé de significations. Après la simple constatation « Le père sourit » Perec ajoute une autre phrase simple du même genre : « C'est un simple soldat ». L'association de ces deux phrases confère au sourire la qualité d'emblème de la nature du père, de son esprit confiant. Le père est un « simple soldat », un être commun, sans prétentions, qui, vu le sourire, semble se sentir bien dans sa peau. Cette signification devient évidente lorsque Perec fait le récit de la vie de son père. Il raconte, entre autre, que celui-ci a refusé d'accompagner son frère en Israël pour faire fortune ; il est évident que le fils apprécie cette attitude de son père : « J'aime beaucoup dans mon père son insouciance. Je vois un homme qui siffle » (p.43). Le sourire que Perec lit sur le visage de celui-ci sur la photo ne semble pas artificiel, demandé par les exigences de l'art photographique. Il paraît d'autant plus sincère qu'il appartient à un soldat « en permission ». Le sourire peut suggérer la chance qu'il a de goûter au bonheur au milieu de sa famille. Une note¹⁰ insérée par Perec dans la description indique cette interprétation. Il identifie le lieu où a été prise la photo de son père avec le lieu où a été prise l'une des photos sur laquelle il se trouve avec sa mère :

¹⁰ Voilà une ébauche de la manière presque scientifique dont Perec envisage de restituer les connaissances sur son père : « Les deux textes qui suivent datent de plus de quinze ans. Je les recopie sans rien y changer, renvoyant en note les rectifications et les commentaires que j'estime aujourd'hui devoir ajouter » (p. 41). Ce qu'il a une fois affirmé est systématiquement mis en question par un commentaire critique sous forme de notes Cette remarque démontre sa manière d'interroger sa propre écriture.

Dimanche, permission, bois de Vincennes : rien ne permet de l'affirmer. La troisième photo de ma mère – l'une de celle où je suis avec elle – a été prise au bois de Vincennes. Celle-ci, je dirais plutôt aujourd'hui qu'elle a été prise à l'endroit même où mon père était cantonné. (p.49)

La photo du père acquiert une double fonction. Elle est, comme nous l'avons déjà remarqué, génératrice du récit sur la famille, mais elle est aussi génératrice d'écriture dans le récit autobiographique. Comme génératrice de l'histoire de la famille elle accomplit toujours un double rôle : elle est un document historique qui atteste une réalité sociale et politique - la guerre - suite à laquelle le père a perdu sa vie et le fils est devenu orphelin et elle est un document affectif dont le but est d'éveiller chez le fils le sentiment filial perdu par l'absence du père. La photo accomplit si bine les deux tâches que le fils qui la contemple pour la décrire ne peut pas séparer le père de la condition de soldat. « Je vis un jour une photo de lui où il était « en civil » et j'en fus très étonné ; je l'ai toujours connu soldat. » (p.42) avoue-t-il en racontant la vie de son père. Cela n'est pas du tout étonnant pour une personne qui n'a pas eu le temps de se faire des souvenirs d'enfance. En orphelin de soldat mort dans la guerre, Perec n'a retenu de son père que ce qui aurait pu conférer à celui-ci la qualité de héros : « J'imaginai pour mon père plusieurs morts glorieuses. La plus belle était qu'il avait été fauché par un tir de mitrailleuses alors qu'estafette il portait au général Huntelle le message de la victoire » (p.44).

Comme génératrice d'écriture, la photo du père est l'objet concret qui, remplaçant le souvenir, produit le récit et dévoile l'identité de l'écrivain. Elle fait ressortir deux aspects de sa technique d'écrire. La description de l'image photographique constitue le début du fragment destiné au père dans la partie autobiographique de *W ou le souvenir*

d'enfance. Le récit du père est mis en marche par un acte descriptif et non pas par un acte narratif. Cela représente un premier aspect de l'écriture perecquienne : tout récit débute par une description qui a sa propre indépendance et signification, n'étant pas subordonnée à la narration pour l'expliquer, comme dans le cas de Balzac. C'est de cette manière que l'écrivain construit toutes ses histoires¹¹.

En commentant la photo de son père, dans la deuxième note, Perec ne manque pas de signaler que d'après la forme sous laquelle elle se présente, on peut comprendre qu'elle a été prise par une personne spécialisée dans le domaine : « à en juger par son format (15,5 + 11,5 cm ;) ce n'est pas une photo d'amateur ». (p.49) Cela confirme un deuxième aspect de son écriture : le professionnalisme témoigné par la précision des détails qui assure l'achèvement de la forme.

Perec introduit la première photo de sa mère par le même soin de la précision des détails techniques : « La première a été faite par Photofeder, 47, boulevard de Belleville, Paris 11^e. Je pense qu'elle date de 1938. » (p.69). Cette photo, de même qu'une deuxième qu'il possède de sa mère, sont décrites successivement dans le même fragment de la partie autobiographique. Elles ont en commun le même sujet : la mère et le fils surpris dans des attitudes qui semblent exprimer le bonheur.

Voilà comment est présenté le sujet de la première photo : « La mère et l'enfant donnent l'image d'un bonheur que les ombres du photographe exaltent. Je suis dans les bras de ma mère. Nos tempes se touchent. » (p.69) La remarque concernant la contribution de la technique photographique à la mise en évidence du sentiment laisse l'ombre d'un doute sur la réalité du bonheur. Ce genre de remarques insinuantes fait

¹¹ Voir par exemple la structure des « romans » de *La vie mode d'emploi*.

partie des moyens d'expression obliques utilisés par Perec dans son récit autobiographique pour ne pas exprimer ce qu'il ressent.

La description de la mère et du fils suit la même structure rigoureuse : couleur des cheveux et coiffure, tenue vestimentaire, traits du visage. À une analyse attentive, on constate que cette rigueur de la structure n'annonce pas du tout une harmonie parfaite entre les deux personnes de l'image. La couleur sombre des cheveux de la mère s'oppose aux cheveux blonds du fils. Le visage de la mère est beau, aux traits harmonieux : « Ses yeux sont plus sombres que les miens et d'une forme légèrement plus allongée. Ses sourcils sont très fins et bien dessinés. Le visage est ovale, les joues bien marquées. ». Le fils a des traits qui troublent l'harmonie du visage : « j'ai de grandes oreilles, des joues rebondis, un petit menton » (p.70). Derrière ces nuances raffinées qui signalent le désaccord dans lequel se trouvent les deux portraits, on peut surprendre un nouvel aspect de l'écriture perecquienne. Sans faire appel à la remémoration affective faute de souvenirs personnels, se limitant à la simple description de ce qu'il voit, Perec n'arrive pas moins que Proust à démontrer la distance entre le réel brut et le réel reproduit artistiquement. Le regard sur l'enfant est objectif et sévère, le regard sur la mère embellit la figure de la personne chérie, absente du monde des vivants. Le portrait de l'enfant se situe par conséquent dans une représentation brute du réel alors que celui de la mère se situe dans une représentation sublimée de celui-ci. Le portrait idéalisé de la mère introduit « de biais » une gamme de sentiments filiaux, amour, tendresse, admiration, etc., que Perec se défend d'exprimer directement. Le tragique d'avoir été privé de tout cela ressort de la différence de plans dans lesquels il situe les deux portraits. La mère n'existe que dans les mots, sa

description tient place de souvenir. La preuve en est l'affirmation que Perec met entre parenthèse pour exprimer par le biais d'un geste toute la douleur de son âme : « J'ai des cheveux blond avec un très joli cran sur le front (de tous les souvenirs qui me manquent, celui-là est peut-être celui que j'aimerais le plus fortement avoir : ma mère me coiffant, me faisant cette ondulation savante). » (p.70) Sans obéir aux canons du genre, Perec crée son autobiographie sous la contrainte de ne rien dire directement et ouvertement sur sa vie¹², ne jamais exprimer l'émotion et les sentiments. Cela est, d'après lui, l'affaire des mots¹³. La description du sourire de l'enfant sur la photo, tout différent de celui de sa mère, étaye cette remarque. La mère a un sourire d'occasion, forcé et artificiel : « Ma mère sourit en découvrant ses dents, sourire un peu niais qui ne lui est pas habituel, mais qui répond sans doute à la demande du photographe. » (p.70) Le commentaire de Perec fait comprendre que le sourire qui ne la définit pas exprime le détachement de la jeune femme de la réalité. La nature du sourire de l'enfant s'harmonise avec la nature de son regard. Il a « un sourire et un regard de biais déjà très reconnaissables. » (p.70) Contrairement à celui de sa mère le sourire de l'enfant n'est pas détaché de la réalité, mais établit avec celle-ci un rapport particulier, ce qui est mis en évidence par le regard. L'enfant évite de regarder en face celui qui le prend en photo, comme pour cacher l'expression de ses yeux. Ce regard « de biais » est le regard « très reconnaissable » que l'écrivain

¹² On trouve cette affirmation dans l'un des fragments du début du livre : « Je ne sais pas si je n'ai rien à dire, je sais que je ne dis rien ; je ne sais pas si ce que j'aurais à dire n'est pas dit parce que qu'il est indicible (l'indicible n'est pas tapi dans l'écriture, il est ce qui l'a bien avant déclenché) ; je sais que ce que je dis est blanc et neutre, est signe une fois pour toutes d'un anéantissement une fois pour toutes. » (p.58).

Pour la définition de l'autobiographie perecquienne voir Philippe Lejeune, *La Mémoire ou l'oblique. Georges Perec autobiographe, o.c.*, Paris, POL, 1991.

¹³ Cette idée se trouve à la base de la biographie de Perec, écrite par David Bellos, *Georges Perec, une vie dans les mots*, Paris, Editions du Seuil, 1994.

emploie dans son autobiographie. C'est le regard qui a besoin de recourir à des moyens d'expression obliques pour explorer et évoquer ce qui d'une vie ne peut pas se dire, ce qu'on préfère taire.

Le soin avec lequel Perec applique cette contrainte de fabrication de l'autobiographie est encore plus évident dans la description de la deuxième photo sur laquelle il se trouve avec sa mère.

La mère et le fils se présentent dans une position classique qui rappelle la manière dont on prenait les photos de famille à l'époque, les parents assis et les enfants debout :

Ma mère est assise, ou plus précisément appuyée à une sorte de cadre métallique dont on aperçoit derrière elle les deux montants horizontaux et qui semblent être dans le prolongement d'une clôture en pieux de bois et fils de fer comme on en rencontre fréquemment dans les jardins parisiens. Je me tiens debout près d'elle, à sa gauche – à droite sur la photo -, et sa main gauche gantée de noir s'appuie sur mon épaule gauche. (p.71)

Le geste de la mère d'appuyer sa main sur l'épaule de son fils démontre la tendresse et le désir de protection, sentiments qui appartiennent à l'amour maternel et peuvent constituer sources de bonheur pour l'enfant. Le sourire de la jeune femme, de même que la position de sa tête accentuent l'intention de Perec de suggérer ce sentiment : « Elle sourit gentiment en penchant très légèrement la tête vers la gauche. » (p.71) Le sourire de la mère est dirigé dans la direction de son fils trouvé à sa gauche, ce qui explique pourquoi il est naturel et gentil au lieu d'être forcé et artificiel comme il apparaissait dans la photo précédente. L'idée de bonheur possible dans la famille est suggérée par un détail descriptif, relatif à un manteau présent dans un coin de la photo, et est accentuée par une question que Perec a mise entre parenthèses: « À l'extrême droite, il y a quelque chose qui est peut être le manteau de celui

qui est en train de prendre la photo (mon père ?) » (p.71). Le portrait et l'attitude de l'enfant brisent l'harmonie du cadre : « J'ai de grandes oreilles, un petit sourire triste et la tête légèrement penchée vers la gauche. » (p.71) L'épithète qui caractérise son sourire (« triste »), de même que sa tête penchée vers la gauche, au lieu d'être penchée vers la droite dans la direction de sa mère, creusent une distance entre mère et fils. Le portrait dit plus sur le sort de l'enfant Perec que si Perec avait clamé sa douleur d'avoir été séparé à jamais de sa mère

En comparaison avec la photo précédente, dans cette photo intervient un détail sur le visage de la jeune femme qui dérange l'harmonie de ses traits : « La photo n'ayant pas été retouchée, comme c'est très certainement le cas pour la précédente, on voit qu'elle a un gros grain de beauté près de la narine gauche (à droite sur la photo) » (p.71) On connaît des photos de Perec que de tels grains de beauté existaient aussi sur son visage. Il est évident qu'en signalant ce détail il n'a pas eu l'intention de minimiser l'effet de beauté du visage de sa mère, mais de souligner la trace qu'elle a laissée sur lui. C'est encore l'une des manières obliques auxquelles il recourt pour signaler le genre de traces qui remplacent les souvenirs d'enfance.

Sur la troisième des cinq photos qu'il a de sa mère et la dernière qu'il décrit dans *W ou le souvenir d'enfance*, Perec trouve la plus importante trace laissée par ses parents:

Il y a écrit derrière « Parc Montsouris 19(40) ». L'écriture mélange des majuscules et des minuscules : c'est peut-être celle de ma mère, ce serait alors le seul exemple que j'aurais de son écriture (je n'en ai aucun de celle de mon père). (p.74)

L'écriture de sa mère atteste, dans les yeux du fils écrivain sans souvenirs d'enfance, le passage de sa génitrice par la vie. Dans le cas de cette photo, ce n'est plus la description du visage qui fournit des moyens obliques sur l'histoire de la famille, mais la description de la tenue :

Ma mère porte un grand béret noir. Le manteau est peut-être le même que celui qu'elle porte sur la photo prise au bois de Vincennes, à en juger par le bouton, mais, cette fois-ci, il est fermé. Le sac, les gants, les bas et les chaussures à lacet sont noirs. (p.74)

La couleur noire de tout ce que porte la jeune femme prépare l'introduction de la phrase simple qui annonce le destin cruel de la famille : « Ma mère est veuve ». La description du visage de la mère est sommaire. Les deux phrases que Perec utilise pour la réaliser closent le fragment d'une manière brusque et sèche : « Son visage est la seule tache claire de la photo. Elle sourit » (p.74). La dernière phrase résume, par sa simplicité, toute la tragédie de la famille. Perec n'a pas besoin d'expliquer la qualité ou la nature du sourire. Dans le contexte du deuil, le sourire avec lequel la mère se conformait aux exigences de l'appareil photographique, exprime l'impuissance avec laquelle elle se soumet à son destin.

Les quatre photos décrites dans la première suite de fragments autobiographiques de *W et le souvenir d'enfance* représentent dans leur ensemble une ébauche de la technique scripturale perecquienne qui rappelle celle du jeu de puzzle. Les photos ne montrent jamais les visages du père, de la mère et de l'enfant dans le même cadre, ainsi que l'histoire de la famille ne peut être perçue que par un collage de fragments que

seule l'imagination du lecteur peut réaliser.¹⁴ Perec en donne les indices obliques et passe à son lecteur la tâche de découvrir les tourments de sa vie intime qu'il préfère cacher derrière les mots et les structures du langage. L'histoire de sa famille sera d'ailleurs vite close avec l'évocation de son départ pour Vercors et de la séparation pour toujours d'avec sa mère qui l'a accompagné à la gare de Lyon. À partir de ce moment-là, l'histoire de famille de l'enfant Perec passe sous le signe du pronom personnel indéfini « on ». Son histoire personnelle est celle de tout orphelin dont certaines personnes de la famille - comprise dans le sens large du mot - passent sa surveillance de l'une à l'autre sans aucune participation affective :

En fait on était toujours un peu surpris qu'il y ait des tantes, et des cousines, et une grand-mère. Dans la vie, on s'en passait très bien, on ne voyait pas très bien à quoi ça servait, ni pourquoi c'étaient des gens plus importants que les autres : on n'aimait pas beaucoup cette manière qu'elles avaient, les tantes, d'apparaître et de disparaître à tout bout de champ. (p.95)

¹⁴ Dans le préambule à *La vie mode d'emploi*, livre paru trois ans après *W ou le souvenir d'enfance*, Perec envisage l'acte d'écrire comme un jeu de puzzle dans lequel se rencontrent le « faiseur de puzzle » (l'écrivain), celui qui réalise les découpes et le « poseur de puzzle » (le lecteur), celui qui agence les pièces pour trouver l'image que le premier a désiré lui transmettre. Quelques années plus tard, dans un entretien, Perec explique ainsi le rôle de l'écrivain dans ce partenariat : « Je me vois un peu comme un joueur d'échecs en train de faire une partie avec le lecteur. Je dois convaincre ce lecteur, ou cette lectrice, de lire ce que j'ai écrit et il doit commencer le livre et aller jusqu'à la fin. S'il ne le fait pas j'ai manqué mon but. Et qu'est-ce qui se passe s'il le fait ? Je ne sais pas. Tout ce que je peux imaginer, c'est que la lecture de mon texte lui procurera autant de plaisir ou de peine que j'ai eu à l'écrire. » « The Doing of Fiction », dans *Entretiens et conférences*, (t. II), o. c., p. 256. Plusieurs critiques ont étudié d'ailleurs le rôle du puzzle dans *La Vie mode d'emploi*. Voir par exemple Bernard Magné « Le Puzzle mode d'emploi. Petite propédeutique à une lecture métatextuelle de la *Vie mode d'emploi* », dans *Perecollages 1981-1988*, Presses Universitaires de Toulouse Le Mirail, 1989, pp. 35-59 ; Cécile de Bary, « Il faut encore une fois partir de l'image du puzzle », *L'œuvre de Georges Perec, réception et mythisation*, actes du colloque de Rabat (1-3 novembre 2000), dir. Jean-Luc Joly, Rabat, Publication de la faculté des Lettres et des Sciences humaines, université Mohammed V, 2002, pp. 79-93.

Pour montrer cette situation familiale, dans la deuxième suite de fragments de la partie autobiographique de son livre, Perec décrit deux photos qui offrent son image de cette période de son enfance.

Pour faire son portrait de la première photo, il insiste sur la tenue vestimentaire et sur l'aspect physique. L'enfant est seul dans un cadre de la nature, derrière la villa de sa tante paternelle, qui l'a adopté :

J'ai les cheveux coupés très court, je porte une chemisette claire à manches très courtes et un short plus sombre et d'une conception plutôt curieuse : il ne semble pas avoir de braguette et il se boutonne sur le côté ; il n'est pas impossible que ç'ait été un short de ma cousine Ela, il est d'ailleurs trop grand pour moi, pas tellement en longueur (j'ai pu vérifier sur d'autres photos – d'Henri et de Paul, entre autres – que les culottes courtes descendaient aisément, à l'époque, jusqu'au ras des genoux) qu'en largeur, ce que souligne la longueur de la ceinture qui le retient à la taille ; j'ai les jambes nues très bronzées ; peut-être mes genoux auraient-ils tendance à se toucher (il paraît qu'en arrivant à Villard j'étais très rachitique, mais cela n'est pratiquement pas visible sur la photo) ; je porte des sandales blanches qui devaient en caoutchouc ou en ersatz de caoutchouc ; je regarde droit vers l'objectif, la bouche entre-ouverte, souriant à demi ; mes oreilles sont immenses et largement décollées. (p.107)

La description démontre le désintérêt de sa famille adoptive vis-à-vis de sa personne. Son regard qui est direct semble ne plus avoir l'intention de cacher des choses, expliquées d'ailleurs entre les parenthèses. Le sourire fait à demi est la seule expression oblique de l'amertume de l'enfant.

La deuxième photo a été prise à l'occasion d'une visite de sa tante au collège où il a été mis en pension. Aux environs du collège, dans un cadre pastoral, animaux et humains occupent le premier plan. Ils sont décrits par Perec dans une succession qui suit le mouvement « de droite à gauche » sans faire de distinction entre l'espèce animale et l'espèce humaine. Il y a quatre animaux : « une chèvre noire », « un chevreau blanc à la tête noire », « une poule blanche » et un cheval « à la robe

plutôt foncée » et trois humains : la tante Esther, l'enfant Perec et une paysanne. La tante, l'enfant et le chevreau constituent un groupe dont la description laisse comprendre les relations de famille :

Elle [la tante] sourit d'une façon un peu mélancolique ; elle tient dans ses bras c) un chevreau blanc à tête noire qui ne semble pas autrement enchanté et qui regarde vers la droite, en direction de la chèvre qui est sans doute sa mère ; d) moi-même ; de la main gauche, je tiens l'une des jambes du chevreau ; de la main droite, je tiens, comme si je voulais en présenter l'intérieur à la personne qui est en train de nous photographier, un grand chapeau blanc, en paille ou en toile, qui appartient vraisemblablement à ma tante. (p.136)

Les phrases qui présentent le chevreau laissent comprendre qu'il se trouve mal à l'aise dans les bras de la tante Esther et qu'il est frustré de la séparation d'avec sa mère. On peut facilement penser que l'image du chevreau fait référence à la situation d'orphelin de l'enfant Perec, d'autant plus que le sourire « un peu mélancolique » de la tante ne répond pas à la nature de la scène plutôt amusante de la vie de campagne, preuve qu'elle n'y participe pas affectivement. Le geste de l'enfant souligne cette interprétation. Il tient de la main gauche la jambe du chevreau et de la main droite un objet qui appartient à sa tante (« un grand chapeau blanc ») - et qui la représente par conséquent -, comme s'il voulait démontrer qu'il est important de ne pas séparer les deux êtres. Le geste se charge de significations grâce au commentaire de Perec précisant l'intention de l'enfant de présenter à la personne qui est en train de prendre la photo le contenu du chapeau de sa tante. Faisant semblant d'établir par son propre corps un lien entre sa tante et le chevreau, l'enfant semble exprimer à qui le voit son désir de signaler une absence. C'est le signe à travers lequel Perec veut faire comprendre que l'enfant a besoin qu'on lui porte de l'intérêt, qu'on remplisse le vide de son cœur et

qu'on couvre l'absence de ses parents. La description qui suit accentue l'idée de désintérêt de la famille d'adoption vis-à-vis de sa personne :

[...] je porte de culottes courtes de drap sombre, une chemise à carreaux type « cow-boy », à manches courtes (sans doute l'une de celle dont j'aurai l'occasion de reparler), et un chandail sans manches. Mes chaussettes me tombent sur les pieds ; j'ai le ventre un peu ballonné. Mes cheveux sont coupés très court, mes des mèches irrégulières me tombent sur le front. Mes oreilles sont grandes et largement décollées ; je penche légèrement la tête en avant et, avec un air un peu buté, je regarde l'objectif par en dessous. » (p. 136)

La description indique l'état dans lequel se trouve l'enfant. Il est mal habillé et sa santé est dans un mauvais état : le ventre « un peu ballonné » et les oreilles « largement décollées » suggèrent le rachitisme. Sur le front lui tombent des « mèches irrégulières », en contraste avec la chevelure soignée qu'il avait sur la première photo avec sa mère (« j'ai de cheveux blond avec un très joli cran sur le front » p.70) Par l'opposition entre l'harmonie et le désordre cette image évoque la distance entre le lien affectif existant entre la mère naturelle et son fils et le lien affectif établi entre la mère adoptive et son fils. En regardant l'objectif « par en dessous », l'enfant montre son intention d'éviter le regard direct comme pour ne pas exprimer son amertume.

Le regard qu'il a sur cette photo est l'une des formes détournées appartenant à la contrainte de ne rien dire ouvertement sur sa vie intérieure, que Perec s'est imposée pour écrire dans le genre autobiographique. Dans le roman *W et le souvenir d'enfance*, qui est une autobiographie « de biais », la description des photos illustre son intention de faire taire le moi intime et sensible et de laisser parler l'écrivain. Perec ne trouve pas dans la forme classique du genre

autobiographique le moyen de faire le récit de son passé¹⁵ pour se comprendre. Pour lui l'écriture et ses formes d'expression constituent la seule chance de se donner une identité¹⁶. S'il ne peut pas évoquer le passé parce qu'il a été privé de souvenirs d'enfance, les signes, les structures de langage et l'organisation du texte lui offrent l'opportunité de créer un passé du point de vue du penseur du langage. Ce qu'il produit n'exprime pas son moi intime, mais l'affirmation de son savoir d'écrivain. Son histoire et l'histoire de sa famille se transforment, chez lui, en histoire de l'écriture, comme le déclare lui-même à la fin du huitième chapitre de son livre : « leur souvenir [des parents] est mort à l'écriture ; l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie. » (p.59). Dans son autobiographie Perce ne veut pas immobiliser êtres et événements dans un récit, mais les faire vivre par des mots, par des expressions et par des tournures. Il n'entend pas restituer une vie, mais créer une œuvre.

Bibliographie

- Bakhtine, Mikhaïl, « Formes du temps et du chronotope dans le roman », in M. Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman* (Paris : Gallimard, 1987).
- Béhar, Stella., *Georges Perec : écrire pour ne pas dire*, (New York ; San Francisco (Calif.) ; Paris : Peter Lang, 1995).
- Bertharion, Jacques-Denis, *Poétique de Georges Perec* (Paris: Librairie Nizet, 1998).
- Dana, Catherine, *Fiction pour mémoire Camus, Perec et l'écriture de la shoah* (Paris : L'Harmattan, 1998).
- De Bary, Cécile, « Il faut encore une fois partir de l'image du puzzle », in J.-L. Joly (dir.), *L'œuvre de Georges Perec, réception et mythisation* (Rabat : Publication

¹⁵ Voir la définition de l'autobiographie donnée par Philippe Lejeune : « Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. » *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 14.

¹⁶ Bernard Magné remarque à ce propos : « Si l'on emprunte à Philippe Lejeune sa notion d'espace autobiographique, il faut bien voir que, s'agissant de Perec, cet espace est d'abord *représentation graphique* avant d'être *représentation mentale* » *Georges Perec*, Paris, Nathan Université, 1999, p.28.

- de la faculté des Lettres et des Sciences humaines, université Mohammed V, 2002), pp. 79-93.
- De Bary, Cécile, « Le jeu métaphorique du texte énigmatique perecquien », in C. Rggiani et B. Magné (dir.), *Écrire l'énigme*, (Paris : PUPS, 2007), pp. 305-315.
- Hatje, Hans, « W et l'histoire d'une enfance en France », in S.B. Jørgensen et C. Sestoft (dir.), *Georges Perec et l'histoire* (Copenhague : Museum Tusulanum Press, University of Copenhagen, 2000), pp.53-66.
- Leak, Andy, « W/ Dans un réseau de lignes entrecroisées : souvenir, souvenir-écran et construction dans *W ou le souvenir d'enfance* », in M. Ribière (dir.), *Parcours Perec* (Lyon : Presse Universitaire de Lyon, 1988).
- Lejeune, Philippe, « Une autobiographie sous contrainte », *Magazine littéraire* 316 (1993), pp18-21.
- Lejeune, Philippe, *La Mémoire ou l'oblique. Georges Perec autobiographe* (Paris : POL, 1991).
- Magné, Bernard, « L'autobiotexte perecquien », *Le Cabinet d'amateur* 5 (1997), pp. 5-40.
- Magné, Bernard, *Perecollages 1981-1988* (Toulouse : Presses Universitaires de Toulouse Le Mirail, 1989).
- Magné, Bernard, *Georges Perec* (Paris : Nathan Université, 1999).
- Misrahi, Robert, « W, un roman réflexif », *L'Arc* 1527 (1979), pp.81-86
- Montfrans, Manet van, *Georges Perec. La contrainte du réel* (Amsterdam : Rodopi, 1999).
- Perec, Georges, *Penser/Classer* (Paris : Hachette, 1985).
- Perec, Georges, *W ou le souvenir d'enfance* (Paris : Denöel, 1988).
- Perec, Georges, *L.G. Une aventure des années soixante* (Paris, Éditions du Seuil, 1992).
- Perec, Georges, *Perec. Entretiens et conférences, tome I-II*, D. Bertelli, et M. Ribière (dir.) (Nantes : Joseph K., 2003).
- Roche, Anne, *Georges Perec. W ou le souvenir d'enfance* (Paris : Gallimard, 1997).
- Shulte Nordholt, Annelies, *Perec, Modiano, Raczymow : la génération d'après et la mémoire de la Shoah* (Amsterdam : Rodopi, 2008).